

Les affinités électives de Paolo et Vittorio Taviani

Jacques Kermabon

Numéro 83-84, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23369ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (1996). Compte rendu de [*Les affinités électives* de Paolo et Vittorio Taviani]. *24 images*, (83-84), 46–47.

THE PILLOW BOOK DE PETER GREENAWAY

À la recherche d'un amant calligraphe qui utiliserait son corps comme du papier, Nagiko (Vivian Wu), une jeune

Vivian Wu et Ewan McGregor.



Japonaise, rencontre à Hong-Kong Jerome (Ewan McGregor), un traducteur anglais qui la convainc d'inverser les rôles, d'utiliser son corps à lui afin de l'offrir comme un manuscrit à un éditeur... qui se révèle être son amant (Yoshi Oida). Elle accepte, mais son manuscrit finit par déborder sur d'autres corps... Sur ce fil conducteur qui rend *The Pillow Book* plus accessible que ses films précédents, Peter Greenaway brode une série de variations axées sur l'art de la calligraphie, en ayant recours à un dispositif et à des procédés stylistiques qui lui sont habituels: incrustation d'images, textes, diversité des formats d'images, cadre(s) dans le cadre, numérologie, effets de répétition, etc. Le lien essentiel entre texte et sexe saute évidemment aux yeux et si le film est beau visuellement, son intérêt finit par s'érouser, d'autant plus qu'il paraît bien difficile de juger de la symbolique des pictogrammes et des couleurs sur le corps de l'amant (Livre Six) ou sur le corps d'un sumo...

À travers sa démarche personnelle de peintre, il semble bien que Peter Greenaway se serve davantage du cinéma qu'il ne sert le 7^e art, et l'approche y est tellement cérébrale qu'on ne croit pas un seul instant à cette passion dévorante de la jeune femme avec amants, qui réaliserait l'union, voire la fusion du texte et du sexe à l'ombre de Thanatos. Mais on peut être sensible aux procédés formels, répétitifs, tout en estimant que Greenaway en abuse et les souligne un peu trop... ■

GILLES MARSOLAIS

LES AFFINITÉS ÉLECTIVES DE PAOLO ET VITTORIO TAVIANI

Parfaitement conforme à l'attente qu'il suscite, le dernier film des Taviani est bien le produit culturo-audiovisuel européen que l'on craignait: vedettes italiennes et françaises de renom doublées dans la même langue, costumes, décors et images sans reproche, alibi littéraire, beaux paysages. Tout cela décourage même de parler d'une «mise en scène». Compassée, celle-ci affiche une indifférence distinguée.

Aucune raison de s'y attarder donc si ce n'est pour une belle scène peut-être: le

fameux «double adultère» («Dans la demi-lumière de veilleuse, l'inclination secrète, l'imagination repirent leurs droits sur la réalité. Édouard tenait dans ses bras la seule Odile. Devant l'âme de Charlotte, tantôt près, tantôt loin, planait la forme du capitaine, et ainsi, par une sorte de prodige, l'absence et la présence s'entrelaçaient l'une à l'autre avec un charme voluptueux.» Traduction de Pierre du Colombier) rendu par un enchaînement de fondus enchaînés qui substitue les visages des uns et des autres.

Jean-Hugues Anglade et Marie Gillain.

On conserve aussi le souvenir de quelques plans comme cette barque seule au milieu du lac après avoir été poussée par Édouard juste avant de mourir.

Mais ces scènes, ces plans se désignent tellement ostensiblement comme beaux qu'ils découragent de les aimer.

Un seul espoir subsiste: que les réalisateurs de *Kaos* et de *La nuit de San Lorenzo* aient été occupés à d'autres tâches pendant le tournage des *Affinités électives*. Ceci expliquant cela. ■

JACQUES KERMABON



THE VAN DE STEPHEN FREARS

Après *The Snapper* (1993) qui nous avait introduit dans la famille de Larry, Stephen Frears revient à la charge avec *The Van*, pour mettre un point final aux chroniques de Barrytown, d'après l'œuvre de Roddy Doyle. D'entrée de jeu, on est donc en pays connu, en suivant Larry (Colm Meany) qui a décidé d'aider son copain Bimbo (Donal O'Kelly), mis lui aussi au chômage, à partir son petit commerce ambulante de «Fish and Chips», dans la banlieue mythique de Dublin.

Réalisé directement pour le cinéma, et disposant de plus de moyens, *The Van* fait preuve de moins d'invention et d'originalité que *The Snapper*, pourtant réalisé pour la télévision, et il sent le travail vite fait. Ce n'est pas un mauvais film, on s'y amuse et on aurait tort de boudier son plaisir. Mais, une fois épuisé l'effet de reconnaissance, l'intérêt finit par s'émousser. La famille de Larry nous avait déjà livré ses secrets, en mieux. Ici, des séquences s'additionnent sans que l'on en ressente bien la nécessité: les situations et le jeu de Colm Meany, qui en rajoute un peu trop en voulant aider son pote, finissent par dérapier, passant du cocasse au guignol facile.

Aussi, l'intégration de ce petit monde à son milieu, dont la description dynamique faisait la force de *The Snapper*, est ici absente, tout comme les familles respectives de nos deux larrons. Tout au plus, observe-t-on que leurs femmes sont «d'affaires» au point de menacer cette belle amitié mascu-



Donal O'Kelly et Colm Meany.

line, ou qu'elles ont choisi de retourner aux études...

Sur un sujet analogue, *Raining Stones* de Ken Loach, dont les images nous reviennent en cours de projection, est infiniment plus riche et plus drôle, encore que la sympathie envers les personnages et l'humour ne sont pas négligeables ici non plus. ■

GILLES MARSOLAIS